

L'attention, cette nouvelle rareté

Comment résumer l'éthique, l'éthique au quotidien mais tout autant celle des commissions, celle professée dans les universités, celle qui sert de justification – et parfois d'abusives caution – à un nombre croissant de procédures médicales? Pas de meilleur moyen que de dire : c'est une attention à l'autre. Le mantra de Georgetown (autonomie, bienfaisance, non-malfaisance, justice), les principes moraux et réflexions scientifiques, sans compter le tralala des directives officielles : tout cela appartient au second temps. Ce qui est premier, c'est la non-indifférence à chacun. C'est l'accueil inconditionnel, le respect des étrangetés, la prise en soin des vulnérabilités, la passion pour la justice. Voilà le difficile point de départ de l'éthique.

«Nous le devons à nos patients» sont les mots par lesquels commence le magnifique éditorial de ce numéro, de François Héritier et Jean-Michel Gaspoz. Non pas «ce que nous devons faire», mais «ce que nous devons à...». C'est des patients que part une injonction. On ne saurait établir une médecine, en choisir les priorités et les buts, sinon à partir d'eux, de leur manière de nous faire face.

Devant le malade, l'attention prend une dimension particulière. Aux gestes les plus simples et aux paroles les plus délicates s'ajoute la nécessité d'agir le mieux possible, avec les meilleurs moyens à disposition, d'où une exigence d'efficacité et de sérieux scientifique. Tout se tient : chaque souffrance, même la plus biologiquement ancrée, est aussi relationnelle, et fait référence à une justice, une politique et finalement une forme de vérité. L'attention due à celui qui souffre suppose une grande liberté du regard sur lui, en particulier le refus de sa réduction à des données objectives. Sa maladie ne suffit pas à le dire comme personne. Sa vérité se trouve dans le langage, dans le monde qu'il a construit. Sa vie n'en est pas moins biologique : elle s'inscrit dans la vulnérabilité générale du vivant. Mais une vulnérabilité rachetée, réinterprétée, parfois surmontée – source de nouvelles formes d'épanouissements – par l'attention et le soin.

On peut encore définir l'attention comme une manière de refuser la substitution du sujet par des abstractions. Elle demande de s'intéresser au bien d'une personne avant de faire droit aux concepts magiques du moment, ceux entre autres d'efficacité, de nécessité ou de qualité. Il s'agit d'un renversement, bien sûr. Car l'évidence actuelle, qui s'impose à la manière d'un système, c'est de donner à l'économie et à la science un statut de principes premiers. La priorité à l'attention représente donc une attitude de résistance, elle manifeste une critique,

un décentrement. C'est une contre-culture, pour laquelle la science importe, certes, ainsi que l'économie, mais qui ne les considère pas comme constitutives des soins. La démarche de cette contre-culture part d'une simple question en forme de : «qui?». Qui souffre, qui est vulnérable? Une thérapeutique de l'attention ne peut reposer que sur ce «qui?» et ce qu'il suppose d'irréductible, d'impossible à généraliser. Elle-même, la médecine générale est aussi, en une forme de paradoxe apparent, le refus de la généralisation (et donc de l'insensibilisation, du détournement du regard).

C'est en cela que l'esprit du généralisme est dérangeant. Il exige que soient bousculées nos lignes de démarcation entre ce qui est souhaitable ou non, entre les possibles et les impossibles que l'époque nous propose comme régime moral. Alors que les différences individuelles font figure de perturbation pour le grand projet de standardisation (les DRG, par exemple), le généralisme les place au cœur de sa démarche. Du coup, celle-ci semble hérétique, contestataire, politiquement étrange. Certes il existe la mode de la médecine personnalisée, qui insiste sur la génétique, le croisement des données, les variations de réponse individuelle aux traitements. Mais cette approche apparaît, dans la forme militante et commerciale qui la domine pour le moment, comme un prétexte pour éviter le détour par l'individu tel qu'il est.

Et puis, problème d'un autre ordre mais de grande ampleur : nous entrons dans le monde numérique, ou plutôt c'est lui qui entre en nous et bouscule sans égard nos habitudes intérieures. Impossible de nier son impact sur nos facultés d'attention. Mais de quelle attention s'agit-il?

L'attention, écrit Bernard Stiegler,¹ c'est «inséparablement la capacité psychique de concentration au service d'apprentissage... d'une part, et d'autre part et solidairement la capacité sociale de prendre soin, la civilité : on ne peut pas séparer ces deux dimensions de l'attention». Et Stiegler rappelle que de tout temps les sociétés se sont organisées de manière à former l'attention de leurs membres «à travers des rites initiatiques dans la société magique, des pratiques religieuses dans le monothéisme, l'école publique dans la démocratie industrielle». Mais avec l'avènement de la société de consommation, puis la charge de l'innovation technologique, qui a mené à la télévision d'abord et récemment au monde numérique, le rôle de l'attention a changé. La capter est devenu le grand enjeu de l'ensemble du fonctionnement économique : c'est grâce à cette captation que se vendent les produits et plus encore que se

créent les besoins des consommateurs. «C'est le Marché, et non plus l'Eglise ou l'Etat, qui prend la haute main sur la formation de l'attention du public».

Dans l'économie numérique, la multiplication des écrans et des sollicitations disperse l'attention. En même temps, c'est plus que jamais d'elle que dépend la réussite. Finie l'époque où le contenu était rare et où l'attention le suivait. Les contenus sont désormais reproductibles à l'infini, mais on se dispute le regard du public. «D'où, écrit Françoise Benhamou,² la prospérité de ceux qui sont capables d'orienter le mouvement (de l'attention) et le recul au contraire de ceux qui misent sur le contenu qui nécessite une attention prolongée».

Les choses, on le sait, vont encore plus loin. «L'économie de l'attention repose sur le repérage des centres d'intérêt via le suivi des comportements et la capture des traces laissées par les internautes». Système qui ne cesse de se perfectionner et permet, à la fin, d'envoyer des signaux personnalisés, piégeant l'attention avec une efficacité telle qu'elle devient un trouble majeur de notre siècle. Il y a bien davantage qu'un enjeu de confidentialité, dans ce projet que poursuivent les entreprises du Big data, entre autres : il touche aussi la possibilité de se constituer en personne, il vise les fondements mêmes de la vie humaine, il biaise la notion de liberté. Et, à la fin, il vide l'attention de ce qu'elle a de constitutif de l'humain.

Dans un texte d'une infinie beauté sur le quotidien du généraliste,³ Jean-Paul Studer rappelait à quel point l'accueil du patient, en particulier la manière de le prier de s'asseoir, représente le premier geste d'une thérapeutique. Il s'agit de lui créer un petit chez lui, avec sa souffrance. De lui inventer l'espace affectif où il pourra se sentir à l'aise, lui-même.

«Dire, meubler, illuminer le "Prenez place, s'il vous plaît". De la détermination dans ces mots, de la chaleur, du courage. Oui du courage. Malgré tout. Ouvrir un espace d'attention, de créativité. Confectionner une présence. Un lieu. Un "arrière-pays" aussi. Y croire quand les bruits du temps vous poussent au doute : tout cela ne serait-il qu'illusion? Ou préoccupation, souci d'un autre âge?»

Bertrand Kiefer

1 Entretien avec B. Stiegler. Le numérique empêche-t-il de penser? *Esprit* 2014;401:66-78.

2 Benhamou F. La rareté et les flux numériques. La valeur de l'attention. *Esprit* 2014;401:44-53.

3 Studer JP. «Prenez place, s'il vous plaît». *Rev Med Suisse* 2009;5:1038. <http://rms.medhyg.ch/numero-202-page-1038.htm>